profité de l'absence de troupes françaises pour traverser Saltillo, occupé par les juaristes, s'emparer de Monterey le 12 avril et se diriger sur Matamoros. Tout le Tamaulipas était en feu ; Cortina, comme nous l'avons vu, avait levé le masque et s'était joint à Carbajal ; Vittoria et Tula étaient tombées au pouvoir de l'ennemi, et Méjia s'était renfermé dans Matamoros avec 3,000 hommes. Le maréchal Bazaine envoya à son secours un bataillon du régiment étranger fort de 500 hommes, sous les ordres du commandant de Brian. Ce bataillon débarqua à Bagdad, se rendit à Matamoros en longeant le Rio-Bravo et détermina par sa présence la retraite de Negrete, tout désappointé d'ailleurs de ne pas trouver l'appui des Américains sur lequel il comptait. Il recula d'abord sur Monterey, puis sur Saltillo, où il se trouvait, le 17 mai, avec 4,000 hommes, 500 cavaliers et vingt et un canons. Le maréchal Bazaine dirigea contre lui la colonne du général Brincourt, forte d'environ 1,500 hommes, et la colonne Jeanningros, dont nous venons de parler.

Apprenant le mouvement convergent de ces deux colonnes, Negrete, résolu à se défendre, fortifia solidement le défilé de l'Angostura, en avant de Saltillo, sur la route de San-Luis, et s'établit, avec toutes ses forces, dans ce défilé, qui avait été, en 1847, le théâtre d'un sanglant combat entre les Américains et les Mexicains commandés par Santa-Anna. La colonne du général Brincourt avait été retardée par le débordement de plusieurs rivières, et la colonne Jeanningros, campée à San-Juan-de-la-Vaqueria, à quatre ou cinq lieues de l'Angostura, escarmouchait tous les jours avec les troupes juaristes ; le colonel Jeanningros se décida, le 2 juin, à pousser une reconnaissance offensive jusque sous le feu des redoutes mexicaines. Il quitta son camp, le matin, avec une colonne légère, composée de l'infanterie de la contre-guérilla, de deux compagnies d'élite du régiment étranger, des trois escadrons de cavalerie de la colonne et de deux pièces, refoula les éclaireurs ennemis jusqu'à l'entrée du défilé, s'avança jusqu'à deux cents mètres des ouvrages mexicains, et constata la présence de 4,000 hommes, cachés et massés sous la protection de plus de vingt pièces de canon.

Après cette reconnaissance, la colonne Jeanningros se retira en bon ordre sous une pluie de boulets et d'obus, et à

travers une nuée de cavaliers juaristes. Le lendemain, le général Brincourt étant arrivé, le colonel Jeanningros se mit de nouveau en marche, et cette fois, avec toute sa colonne, pour attaquer la position de l'Angostura, mais l'ennemi avait évacué cette position pendant la nuit, pour traverser Saltillo, et se retirer précipitamment par la route de Monclova. La colonne Jeanningros fit son entrée à midi dans la ville de Saltillo, où bientôt arrivait, de son côté, le général Brincourt. Il fut décidé qu'on poursuivrait vivement l'ennemi. Tandis que le général Brincourt reprenait le chemin de Nazas, le colonel Jeanningros, laissant ses bagages à Saltillo sous la garde du bataillon de la Hayrie, partait, pour ainsi dire au pas de course, sur la route de Monclova, le 7 juin 1865, à neuf heures du soir. Un escadron de la contre-guérilla, conduit par le capitaine Ney, servait d'avant-garde avec environ deux kilomètres d'avance sur le gros de la colonne. Le 8 juin, à six heures du matin, en débouchant sur le petit plateau de Yerba-Buena, le capitaine Ney aperçoit l'arrière-garde de Negrete, composée du régiment de lanciers de Mexico, qui comptait plus de trois cents lances ; bien qu'il n'ait avec lui que quatre-vingts cavaliers, il commande la charge sans hésiter, et se jette le premier dans la mêlée. Quelques minutes après, le régiment de lanciers était en fuite, laissant soixante-quinze cadavres sur le sol. Au même moment, le gros de la colonne débouchait à son tour sur le plateau ; on marchait depuis près de dix heures, l'infanterie était exténuée : il fallut ordonner le repos. Après une longue hésitation, le colonel Jeanningros, soit qu'il eût reçu des ordres du général Brincourt, soit qu'il eût été prévenu, comme on l'a dit, qu'il trouverait sur la route les réservoirs d'eau taris par l'ennemi, soit que son infanterie fût réellement fatiguée, se décida à rétrograder sur Saltillo.

Le bataillon de la Hayrie fut alors porté à Monterey, où quelques jours plus tard le colonel Jeanningros faisait son entrée solennelle. Le bataillon Saussier resta pour garder Saltillo, et la contre-guérilla fut portée à Cadereyta, sur la route de Matamoros. La troupe de Negrete, dont la poursuite avait été abandonnée, se divisa en plusieurs petites bandes, dont la principale était commandée par Escobedo, qui se fit battre successivement par le colonel Lafaille, le lieutenant-

colonel de Courcy et le commandant Delloye [1], et se retira ensuite vers le nord. Le général Negrete quitta le commandement et retourna près de Juarès, à Chihuahua. La contre-guérilla, loin de rester tranquille à Cadereyta, fit dans les environs de nombreuses excursions; dans l'une de ses courses, la compagnie d'infanterie du lieutenant de Golstein franchit, en vingt-quatre heures, une distance de dix-huit lieues, surprit, au point du jour, la bande de Salvator de la Cabada, lui tua dix-huit hommes, s'empara de tous les bagages, munitions et matériel, et de vingt chevaux. Dans une autre, l'escadron rouge de la contre-guérilla, commandé par le lieutenant Isabey [2], s'empara de tous les chevaux de la bande de Dario Garcia.

Bientôt on apprit le retour dans le nord de la troupe d'Escobedo, autour de laquelle se ralliaient toutes les petites bandes du pays. Informé exactement par ses espions des mouvements de l'ennemi, le colonel Jeanningros dirigea, dans la nuit du 4 août, sur Montemorelos, deux colonnes commandées, l'une par M. de la Hayrie et partant de Monterey, l'autre sortie de Cadereyta, sous les ordres du capitaine Ney. Cette dernière, arrivant la première au rendez-vous, donna l'alarme à l'ennemi, dont le chef, Trevino, eut le temps de se sauver avec les plus alertes de la bande; mais son arrière-garde fut atteinte par les cavaliers de la contre-guérilla, qui lui tuèrent quarante-cinq hommes, lui prirent cinquante chevaux, des armes et des munitions en quantité. Le commandant de la Hayrie réunit les deux colonnes, et se lança, avec la plus grande activité, à la poursuite d'Escobedo; le mauvais temps et le débordement des rivières nuisirent à la rapidité de sa marche; il ne réussit qu'à jeter Escobedo sur la route d'un convoi sorti de Matamoros, sous les ordres du colonel mexicain Timajaro, qui fut battu et perdit presque tout son monde. Nommé chef d'escadron au 6e régiment de hussards après le combat de Yerba-Buena, Michel Ney laissa le commandement de la contre-guérilla au capitaine Moutaut, que vint bientôt relever le colonel du Pin lui-même. La contre-

(1) Aujourd'hui général de division au cadre de réserve.

(2) Des deux escadrons de la contre-guérilla, le premier, composé exclusivement de Français, portait le dolman rouge; le deuxième, sous les ordres de M. Ezpeleta, composé en grande partie d'étrangers, portait le dolman bleu.

guérilla quitta alors le Nuevo-Léon, pour retourner dans le Tamaulipas.

Les relations étaient devenues très tendues entre le maréchal Bazaine et l'entourage de l'empereur Maximilien. Au moment même où celui-ci félicitait chaudement le maréchal de la prise d'Oajaca, il se plaignait de lui auprès de Napoléon III, et envoyait son premier aide de camp, le général Woll [1], en mission à Paris, pour demander son remplacement, mission dont ce général ne s'acquitta d'ailleurs qu'imparfaitement, car pour une raison ou pour une autre, il ne répéta presque rien à l'empereur des Français de ce que lui avait dit son maître. Le maréchal ignorait cette démarche, mais il était froissé de voir ses opérations militaires critiquées et tournées en ridicule. De son côté, il agissait au Mexique comme si l'empereur n'avait pas existé et comme si lui, Bazaine, eût été le souverain; il infligeait des amendes et réquisitionnait des sommes d'argent au compte du trésor mexicain. Il fit arrêter cinq rédacteurs de journaux qui avaient attaqué vivement l'armée française et son chef; ces journalistes furent condamnés par le tribunal, mais l'empereur les gracia. Les mauvaises dispositions de Maximilien et de l'impératrice Charlotte furent encore aggravées par le retour du général Douay, qui était appelé à prendre éventuellement le commandement du corps expéditionnaire, et qui ne manquait pas d'émettre sur les opérations militaires des idées en opposition avec celles de son chef. Cependant les rapports restaient excellents en apparence entre le palais impérial et le quartier général français. Le commandant Loysel avait été détaché auprès de l'empereur Maximilien comme chef du service militaire de son cabinet; il fut convenu que cet officier traiterait les affaires avec le premier aide de camp du maréchal, le lieutenant-colonel Boyer, par voie de simples notes, et le service fut considérablement amélioré par ce procédé.

Le maréchal Bazaine avait proposé à l'empereur, pour organiser et commander l'armée mexicaine, le général Lhériller, appelé à rentrer en France. Il était difficile de faire un meilleur choix. A ses qualités de chef et d'administrateur, ce général joignait une connaissance profonde du Mexique,

(1) Français au service du Mexique, depuis la guerre de l'Indépendance.

où il se trouvait depuis le commencement de la guerre, ayant pris part à l'expédition du général de Lorencez. Le maréchal écrivit en même temps à Paris, afin d'obtenir l'autorisation de Napoléon III; mais pendant qu'il attendait la réponse, le choix de Maximilien s'arrêta sur le général autrichien de Thun, dont le principal mérite était une antipathie mal déguisée pour la France, et qui, à peine débarqué, était complètement étranger aux affaires mexicaines. Lorsque l'autorisation arriva de Paris pour le général Lhériller, il était trop tard, ce général dut se rembarquer. L'organisation de l'armée mexicaine fut retardée, mais l'entourage de Maximilien avait trouvé une occasion de plus de témoigner son mauvais vouloir pour l'intervention française, et il ne l'avait pas laissé échapper.

Une affaire malheureuse vint bientôt donner un nouvel aliment à ce mauvais vouloir. Le besoin de porter des troupes vers le nord en vue d'une attaque possible de l'armée américaine avait fait retirer presque toutes les forces du Michoacan. Il n'y restait que le colonel de Potier avec un bataillon du 81e de ligne, un escadron du 5e hussards et la légion belge du lieutenant-colonel van der Snissen. Le pays était battu par les bandes de Regulès, qui, manœuvrant avec la plus grande habileté, parvint à dérober sa marche aux colonels de Potier et van der Snissen : rentrant à Morelia, ils laissèrent dans le sud du Michoacan un détachement belge de 251 hommes avec 38 cavaliers mexicains sous les ordres du major Tydgadt.

Le colonel de Potier était rentré à Morelia le 10 avril; on prétend qu'il fit prévenir le major belge d'avoir à se garder, parce qu'il était menacé par les troupes de Regulès, fortes de 3,000 hommes, et que le major vit dans cet avertissement une promesse de secours. Toujours est-il que le détachement belge se retrancha dans l'église de Tacumbaro et un enclos attenant, entouré d'un mur de deux mètres de hauteur. Le 11 avril au matin, les 3,000 hommes de Regulès débouchèrent de tous les côtés à la fois et enveloppèrent complètement les Belges. Ceux-ci sortirent trois fois de leur réduit et refoulèrent l'ennemi à coups de baïonnette; chaque sortie leur coûtait quelques-uns de leurs braves; ils se retirent dans l'église et y soutiennent un siège désespéré : tous les chefs tombent

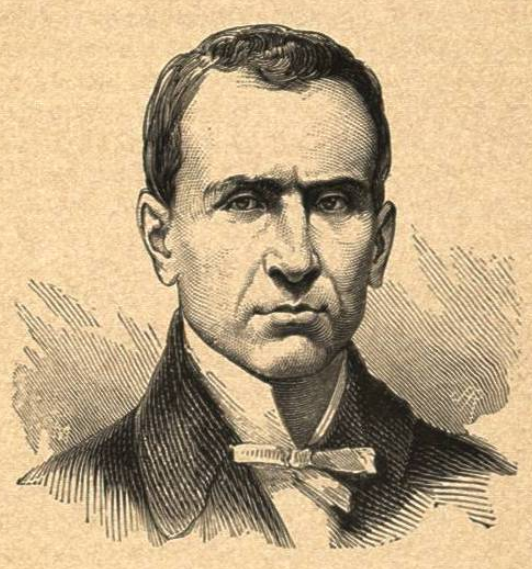
les uns après les autres, les uns mortellement, les autres plus ou moins grièvement blessés; le clocher de l'église prend feu. Enfin le major Tydgadt, frappé lui-même à mort, demande à capituler : 187 hommes sont faits prisonniers; un médecin belge, le docteur Lejeune, fut tué d'un coup de revolver par un colonel mexicain pendant qu'il soignait les blessés.

Informé de ce qui s'était passé, le colonel de Potier partit en toute hâte de Morelia, et se mit à la poursuite de Regulès, qui s'était arrêté à attaquer, le 17 avril, la ville d'Uruapan, défendue par 200 Mexicains, et l'atteignit à Huaniqueo, le 23 avril; le combat fut rude, l'escadron du 5e hussards, qui formait l'avant-garde, fut complètement cerné, et dégagé par l'infanterie. Les troupes de Regulès prirent la fuite; la colonne française avait perdu 17 hommes tués, dont 10 de l'escadron de hussards. Regulès, dont la bande avait été dispersée, se réunit à Arteaga, et s'empara, le 19 juin, d'Uruapan, qu'il avait attaquée avec 2,500 hommes. Les deux généraux juaristes firent fusiller sur la grande place le préfet politique Lomar et le colonel Campos, commandant la garnison impérialiste. Une colonne qui, sous les ordres du colonel Clinchant, était en observation de ce côté, se porta sur Uruapan et en chassa l'ennemi, mais le maréchal rappela cette colonne à Léon; déjà le colonel de Potier avait été rappelé à Mexico; il ne resta plus dans le Michoacan que la légion belge et les troupes mexicaines du colonel Mendez.

Parmi les nombreuses accusations, les unes vraies, les autres tout au moins exagérées, qui furent dirigées contre Bazaine, une des plus répandues fut celle d'avoir cherché à évincer l'empereur Maximilien pour se substituer à lui, comme chef de l'intervention française, gouvernant en l'absence de tout pouvoir constitué. Il est assez difficile de savoir au juste à quoi s'en tenir à ce sujet. Le maréchal y aurait été, dit-on, fortement excité par son entourage. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans un des rapports politiques adressés par lui périodiquement en France, il signala l'existence d'un parti nombreux, voulant substituer à l'empire une sorte de protectorat français; il reçut immédiatement l'ordre formel de n'encourager en quoi que ce soit ce parti, qui n'existait peut-être que dans son désir ou son imagination. Ce qui donna d'ailleurs quelque crédit à l'imputation dont il fut l'objet, c'est son ma-

riage avec une jeune Mexicaine, Mlle Joséphine Peña y Ascarate, mariage qui fut d'ailleurs l'occasion d'un rapprochement entre le maréchal et l'empereur Maximilien. Suivant l'usage mexicain, l'empereur et l'impératrice servirent de parrain et de marraine aux deux époux. La bénédiction nuptiale leur fut donnée par l'archevêque de Mexico, dans la chapelle du palais impérial; au déjeuner qui suivit la cérémonie, Maximilien se montra particulièrement affectueux pour le maréchal et pour Mme Bazaine; l'empereur annonça ensuite à Bazaine qu'il lui donnait en toute propriété le palais de Buena-Vista, occupé par le quartier général de l'armée française, avec clause de rachat par le gouvernement mexicain, au prix de cent mille piastres (540,000 fr.), dans le cas où le maréchal rentrerait en France ou ne voudrait pas, pour toute autre raison, conserver la propriété du palais.

La bonne harmonie semble rétablie, pour un moment, entre le quartier général et la cour impériale. Une bonne nouvelle venait d'arriver à Mexico. Le deuxième emprunt mexicain tenté à Paris venait d'obtenir un succès complet. Les conditions dans lesquelles cet emprunt fut contracté n'étaient pas des plus avantageuses, puisque le trésor mexicain ne devait guère toucher que 96 à 97 millions de francs sur 250 millions dont il était débité, mais on ne pouvait espérer mieux dans les circonstances où l'on se trouvait, et comme le dit très bien le maréchal Randon écrivant à Bazaine quelques jours plus tard : « L'emprunt n'aurait pas donné le même résultat devant l'attitude inquiétante des Etats-Unis. » Presque tous les fonds furent souscrits par de petits preneurs, qui avaient confiance dans un gouvernement soutenu par l'armée française, et qui, par suite de cette confiance, se trouvèrent ruinés après l'insuccès final de l'expédition du Mexique. Tout cela n'empêchait pas l'empereur Maximilien de se plaindre amèrement du maréchal dans une lettre datée du 20 juin 1865, et de renouveler ces plaintes, d'une façon plus accentuée, dans une nouvelle lettre du 18 juillet, adressée à un de ses amis d'Europe, et que nous croyons devoir reproduire *in extenso* : « Je ne me plains pas contre les Français, auxquels le Mexique doit tant de reconnaissance, mais je me plains amèrement et directement contre quelques Français qui servent mal leur empereur et l'honneur de leur drapeau.



MIRAMON